

Jorge Semprun

La mémoire de toutes pièces

Marta Ruiz Galbete

Jorge Semprun

La mémoire de toutes pièces

Orizons
2016

Dans la même collection

- Michel Arouimi, *Jünger et ses dieux. Rimbaud, Conrad, Melville*, 2011
Audrey Aubou (dir.), *Reinaldo Arenas en toutes lettres*, 2011
Aimé Césaire, *Du fond d'un pays de silence... Édition critique de Ferrements*,
Lilyan Kesteloot, René Hénane, Mamadou Souley Ba, 2012
Monique Lise Cohen, *Etty Hillesum. Une lecture juive*, 2013
Miguel Couffon, *Peter Altenberg, Une vie de poète bohème à Vienne, entre
1859 et 1919*, 2011
Charles Dobzynski, *Je est un juif, roman*, 2011
Charles Dobzynski, *Un four à brûler le réel — Tome I : Les poètes de
France*, 2011 ; *Tome II : Les poètes du Monde*, 2013
Charles Dobzynski, *Ma mère, etc., roman*, 2013
Raymond Espinose, *Albert Cossery, une éthique de la dérision*, 2008
Raymond Espinose, *Boris Vian, un poète en liberté*, 2009
Bernard Forthomme, *Une soirée d'hiver en compagnie d'Emmanuel Lé-
vinas*, 2016
Hamid Fouladvind, *Aragon, cet amour infini des mots*, 2009
André Gide, *Poésies d'André Walter*, illustrations de Christian Gardair,
2009
André Gide, *De me ipse*, 2013
Else Lasker-Schüler, *Viens à moi dans la nuit — traduit de l'allemand par
Raoul de Varax*, 2015
Françoise Maffre Castellani, *Edith Stein. « Le livre aux sept sceaux »*, 2011
Didier Mansuy, *Le linceul de pourpre de Marcel Jouhandeau. La trinité
Jouhandeau — Rode — Coquet*, 2009
Tilmann Moser, *Une grammaire des sentiments*, traduit de l'allemand par
Dina Le Neveu, 2009
Lucette Mouline, *Proust maître d'œuvre*, 2014
Claude Vigée, *Mélancolie solaire*, édition d'Anne Mounic, 2008
Claude Vigée, *L'extase et l'errance*, 2009
Claude Vigée, *Rêver d'écrire de temps*, 2011
Georges Ziegelmeyer, *Les cycles romanesques de Jo Jong-nae, Œuvre-monde
de Corée*, 2009

*Pour ma mère, Fermina,
qui m'apprit la première à ne pas suivre le courant*

Remerciements

Toute ma gratitude va d'abord à ma famille, et très particulièrement à ma sœur Villar, dont le soutien a été précieux pour moi au cours de ces années.

Je tiens aussi à exprimer ma reconnaissance aux Professeurs Eutimio Martín, instigateur de ce travail, et Paul Aubert, directeur de la thèse de doctorat qui est à son origine, ainsi qu'au Département d'Éducation, Universités et Recherche du Gouvernement Basque dont le concours financier rendit plus facile ma recherche.

Un grand merci, enfin, à Mireille Serrano pour son amitié indéfectible et sa relecture attentive qui (avec celle d'Évelyne Boyer) fut un véritable cadeau.

Avant-propos

Jorge Semprún, témoin du siècle

L'origine de ce travail remonte à la fin des années 90, c'est-à-dire un moment où la plupart des idées et des antiennes qui font aujourd'hui définitivement corps avec le nom de Jorge Semprun n'étaient encore qu'une sorte de poussière en suspension soulevée par son dernier ouvrage, autour duquel tout semblait soudainement s'ordonner. *L'Écriture ou la vie* venait d'être publié en 1994 et l'impact de sa réception allait encore mettre quelques années à déployer toute son amplitude dans le double contexte du siècle finissant et de l'œuvre autobiographique de l'auteur. Une année plus tard, quelque chose remuait aussi dans la mémoire collective de l'Espagne à la lecture de ce témoignage maîtrisé, même si le pacte d'oubli signé au sortir de la dictature empêchait encore de rendre justice à cet exil dans l'exil que fut la déportation de plus de vingt-cinq mille réfugiés républicains. Et, loin de s'éteindre en France, l'émotion suscitée par l'ouvrage se voyait magnifiée et largement médiatisée dans le cadre de la célébration du cinquantenaire de la libération des camps. Semprun prenait sur lui ce rôle de survivant et témoignait de son expérience sur les plateaux de télévision, dans chacun de ses entretiens et à l'occasion de nombreuses commémorations... *L'Écriture ou la vie* serait du reste récompensé à cette période en France, en Allemagne et, quelques années plus tard, au Salon du Livre de Jérusalem. Mais, si un tel retentissement renvoyait au plus profond d'un phénomène de société, la trame de ce livre venait aussi radicalement modifier ce qu'avait été la perception de l'écrivain par son public.

Jusque là l'idée de ne pas être un véritable écrivain était souvent revenue dans les déclarations de Semprun, dont personne n'ignorait

le passé politique. En réalité, depuis qu'il avait lancé en recevant le Prix Fémina 1969 qu' « en ce moment, à mon stade, l'action littéraire est une thérapeutique provisoire¹ », elle avait ponctué une carrière brillamment réussie, dont on sentait la densité d'aventure par ailleurs :

« Je n'ai jamais eu le sentiment d'être un *véritable* écrivain, cette espèce d'écrivain que l'on perçoit en lisant les notes de Kafka sur l'écriture ou n'importe quelle autre chose de Thomas Bernhard. Je crois même que je suis physiquement incapable d'être un écrivain de cette espèce. (...) Je n'ai pas l'impression d'avoir *choisi* d'être écrivain ; j'ai le sentiment d'être écrivain depuis toujours et, en même temps, de pouvoir cesser de l'être à tout moment². »

Semprun n'était devenu écrivain que tardivement, il avait publié son premier livre à quarante ans et de longues périodes s'étaient ensuite succédé où l'écriture avait été ajournée soit par le travail de scénariste soit par un nouveau cycle d'engagement partisan. Son envergure d'acteur politique et d'intellectuel rendait étriquée toute tentative de cloisonnement dans le domaine littéraire de sorte que, pour ce personnage charismatique, aventurier cultivé qu'une aura de succès entourait depuis sa sortie de la clandestinité, l'écriture ne semblait être qu'un répit, un talent supplémentaire. Et pourtant, la gravité de l'enjeu dévoilé par *L'Écriture ou la vie* problématisait tout à coup ce rapport sous forme de disjonction : il y eut un moment — affirmait l'auteur en 1994 — où écrire lui aurait valu la mort.

Avant donc que la critique sur Semprun ne soit réduite à faire du Semprun comme seule manière d'en parler et que les antiennes sur le pouvoir mortifère de l'écriture et le fer rouge de la mémoire ne soient gravées sur le marbre des éloges funèbres, pour le lecteur indocile que je suis quelque chose appelait déjà à la réflexion. D'autres remarques, d'autres affirmations aussi graves avaient également attiré mon attention. « Si je n'avais pas écrit — avait-il répondu à la cantonade au cours d'un entretien —, j'aurais très mal fini ; je ne sais pas comment mais très mal. J'en suis certain³ »... Toute la pro-

1. « Jorge Semprun. Prix Fémina 1969 », entretien avec Michèle Cotta *et alii*, *L'Express*, 8-14 décembre 1969, p. 153.
2. « Al filo de la escritura », entretien avec Miguel Riera, *Quimera*, n° 88, avril 1989, p. 24.
3. « Quiero matar a mis seudónimos », entretien avec Alejandro Gándara et Mariano Navarro, *El Urogallo*, n° 12, avril 1987, p. 82.

blématique du rapport entre « l'écriture et la vie » était condensée dans ce jeu de perspectives et de perceptions que la chronologie dévoilait platement. Et ce n'est pas autour de la simple glose mais plutôt à partir d'une confrontation entre ces deux jugements contradictoires, le premier porté en 1994 au sujet de la tentative d'écrire en 1945, et le deuxième, daté de 1987 et concernant le statut d'écrivain à partir de 1963, que l'analyse menée dans ce travail est née. De ma première expérience de lectrice je retiendrais la gravité de l'enjeu et, de ma lecture critique, le refus d'une disjonction.

Bien que *L'Écriture ou la vie* fonctionne elle-même comme une autobiographie à thèse, le livre que le lecteur a entre ses mains essaie par tous les moyens de ne pas reproduire ce type de fonctionnement. Conçu pourtant à l'origine comme une thèse de doctorat, il a moins l'ambition de *démontrer* que de *comprendre* et d'*explorer* une expérience passionnante, y compris en dehors des chemins balisés par l'auteur. Il s'agit par conséquent d'un livre exigeant qui ose faire trois paris risqués. Le premier est celui d'un double registre culturel, espagnol et français mais aussi littéraire et politique, que le lecteur habituel de Semprun apprécie profondément sans pour autant avoir toujours les moyens de l'assumer : l'Espagne reste un référent fantasmé et l'engagement politique ne renvoie qu'à un antifranquisme dont on ne perçoit les conflits ou les règlements de comptes que par le truchement du discours romancé. Le deuxième concerne une certaine technicité nécessaire pour distinguer les plans de l'autobiographie, la fiction et la réalité où se niche et se résout à la fois d'une manière complexe l'enjeu central de l'identité. Tenter d'approcher sérieusement ce pendant qu'est la mémoire, avec sa syntaxe à l'œuvre et son métadiscours, semble par ailleurs une autre tâche vouée à l'échec sans le concours nécessaire d'un certain outillage critique et conceptuel. Le troisième pari est, pour finir, un pari d'ordre structurel : il n'est pas possible d'appréhender l'homme, l'objet, le discours et les multiples représentations de l'œuvre à la fois sans un certain degré de complexité que la teneur idéologique et la charge émotionnelle de l'arrière plan viennent encore compliquer. Si regarder l'homme tel qu'il se dit dans l'œuvre — de face et de profil à la fois — n'était pas déjà assez compliqué, il m'a semblé encore que ni la progression linéaire ni la paraphrase étaient les moyens les mieux adaptés à cet objectif. C'est pour cela que l'analyse avancera moins par étapes successives, thématiques ou chronologiques, que par éclairages croisés

sur l'ensemble. Quant à savoir si ce livre fait jaillir une autre vérité à partir de l'œuvre et du discours autobiographiques de Semprun, ce sera au lecteur d'en décider... quitte à juger sur pièces, faire preuve d'irrévérence et bousculer grâce à sa nouvelle compréhension de l'œuvre son pacte de lecture habituel.